



HAL
open science

DE L'EXTRAVAGANCE: CONSIDERATIONS RAISONNABLES SUR UNE PRATIQUE QUI NE L'EST POINT

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. DE L'EXTRAVAGANCE: CONSIDERATIONS RAISONNABLES SUR UNE PRATIQUE QUI NE L'EST POINT. 2014. hal-01719299

HAL Id: hal-01719299

<https://hal.science/hal-01719299>

Preprint submitted on 28 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

DE L'EXTRAVAGANCE :

CONSIDERATIONS RAISONNABLES SUR UNE PRATIQUE QUI NE L'EST POINT

P. CARMIGNANI

Université de Perpignan-Via Domitia

« Soit fidèle à tes propres actes et félicite-toi si tu as fait quelque chose d'étrange ou d'extravagant pour rompre la monotonie d'une époque convenue. » R.W. Emerson, *Essais*.

SUIVONS l'injonction de R. W. Emerson et soyons extravagants, ce qui en l'occurrence prendra pour nous la forme d'une incursion – risquée – dans un domaine qui n'est pas le nôtre, du moins institutionnellement : la réflexion philosophique. Initiative d'autant plus périlleuse que si – en bon cartésien –, on juge sur l'évidence, la notion d'extravagance, défi à l'esprit méthodique et au sens commun (cf. ses diverses acceptions : 1. *conduite excentrique et déraisonnable* ; 2. *propos absurde et relevant de la divagation* ; 3. *caractère excentrique de quelque chose* ; 4. *caractère excessif du coût ou de la valeur de quelque chose*) ne saurait guère se prêter à l'exercice de la “droite philosophie” ; il faudrait donc passer notre chemin et laisser l'extravagance avec ses tours, détours, voire débours, poursuivre sa carrière, par définition, imprévisible et irrationnelle (*déraisonnable, bizarre, hors du sens commun, qui va contre la raison*, tels sont les synonymes de l'adjectif « extravagant »). Difficile, pourtant, de s'y résigner, car s'il est possible de s'intéresser, comme nous y invite la sagesse orientale, à « l'utilité de l'inutilité¹ », il n'est peut-être pas aberrant de postuler l'existence d'un noyau de rationalité, voire d'une cohérence interne – fût-elle aventureuse – au sein d'un processus dominé *a priori* par le caprice et la déraison.

Issus de la combinaison de *extra* (« au-dehors ») et de *vagari* (« errer çà et là »), le substantif *extravagance* comme le verbe *extravaguer* (« penser et dire des choses où il n'y a ni raison ni sens » ; « s'écarter de la voie » *Dict. Petit Robert*) suggèrent, au propre comme au figuré, l'idée de multiples changements de direction dictés par la fantaisie ou le caprice, une divagation associée au franchissement d'une frontière ou d'une norme. Si la *méthode* (formée sur *hodos*, « le chemin ») n'est somme toute, comme le rappelle P. Jacerme, « qu'une fixation, plus rigoureuse, de la nature du *chemin*² », l'extravagance symboliserait par excellence l'anti-méthode : pour l'extravagant tout est chemin puisqu'il n'en suit aucun de précis et de défini ; c'est lui qui le trace et le détermine à sa guise, de manière poétique et euphorique car il n'est point d'obstacle ni d'a-

1. S. Leys, *Le Studio de l'inutilité : Essais*, Paris, Flammarion, 2012.

2. P. Jacerme, *Introduction à la philosophie occidentale*, Paris, Pocket, 2008, 66.

porie (au sens originel du terme) susceptibles d'arrêter son cheminement. De ce point de vue, l'extravagant s'affirmerait ou se définirait comme « Παντοπορος απορος επ ουδεν » —, cet être « qui a tous les chemins et n'en est jamais démuné » (*Antigone*), et l'extravagance serait ainsi proche parente de « la trajectoire aberrante, foncièrement irrationnelle et étrange, érigeant le caprice en loi et le désir en principe » (C. Delacampagne)³. Elle s'apparente également à l'excentricité (on s'éloigne du centre et l'on sort du périmètre), à l'exubérance (« *exuberare* » : regorger, issu de « *uber* » : fertile : état de ce qui est très abondant) et à la luxuriance (de *luxus*, terme désignant la végétation spontanée et indésirable qui par indiscipline compromet la récolte ; c'est tout ce qui rompt la mesure)⁴. Figure adverse du dieu *Terminus*, chargé de garantir « le maintien des bornages [...] et de tout ce qui doit rester en place pour sauvegarder l'ordre des choses » (Grimal, 74), l'extravagance est vecteur de désordre et de transgression ; elle met au jour et exacerbe la loi secrète du mouvement (« Tout mouvement est en puissance profanateur d'espace parce qu'il a pour fin le franchissement, la transgression infinie », Delacampagne, 113) et fait basculer dans le dehors (ou conduit à affronter le dehors) entendu au sens de zones frontières où l'on peut porter chaque norme ou faculté au point extrême de son dérèglement, à la limite de sa discordance avec les autres.

L'extravagance serait donc essentiellement expérience de la limite et, en tant que telle, fondatrice de l'humaine condition :

L'être humain se conquiert par une transgression, en approchant de la frontière, en saisissant cette limite, en la posant, et en la transgressant : on va pouvoir parler d'une *expérience* humaine (de *experiri*, qui contient le grec *peras*, la limite) comme d'une manière de se tenir entre deux extrêmes : la vie naturelle et l'existence⁵.

À ce point de notre parcours, deux idées forces se dégagent : l'extravagance aurait partie liée avec la notion de transgression et de déviance, aussi la jouissance qui en découle n'est-elle pas sans rappeler celle que Lucrèce décrit dans le *De Natura* :

D'où vient ce plaisir libre qui existe pour tous les êtres vivants (*animantibus*), d'où vient dis-je ce plaisir arraché aux destins qui nous permet d'aller chacun au gré de notre volonté, qui nous fait de la même manière décliner notre mouvement, sans que le temps soit fixé ni l'endroit, mais où et quand (*ubi*) l'esprit lui-même nous porte ? (II, 253-260).

S'impose alors le rapprochement avec le principe du *clinamen* au sens où « la dérive hors de soi est notre mode d'ek-sistence⁶ », et à la réserve près qu'il s'agirait ici d'une variante horizontale et non verticale, moins dictée par la nécessité que par le bon plaisir, car il y aurait, selon F. Wolff, interprète de Lucrèce, deux types de relations entre les corps : « verticales (de nécessité) et horizontales de plaisir, mutuelles et indéterminées [...] qui rompent les “contrats du des-

3. C. Delacampagne & R. Maggiori, *Philosopher : les interrogations contemporaines*, Paris, Fayard, 1980, 113.

4. P. Grimal, *La Civilisation romaine*, Paris, Flammarion, 1981, 70.

5. P. Jacerme, *Op. cit.*, 37.

6. F. Wolff, *Logique de l'élément : Clinamen*, Paris, PUF, 1981, 136.

tin” : la lignée verticale de la préservation de l’espèce et le trait horizontal du plaisir de chacun. » (187-191. Nous soulignons). Voilà qui éclaire ce que l’extravagance a de scandaleux et de transgressif : elle rompt effectivement les contrats du destin ; elle est défi aux normes, aux lois et aux directives qui brident la spontanéité de la vie et imposent au bon plaisir le carcan de la rigueur et de la rectitude ; ligne brisée, elle s’oppose fondamentalement à la *via recta* :

La loi imposée est droite, l’action propre des corps est oblique : plus qu’une déviation, une déviance ; plus qu’un accident, une entorse sournoise, oblique comme le regard du pécheur, à la droiture légale. [...] Pour une âme, le premier regard de travers – à droite ou à gauche – par lequel elle trahit la loi divine, signe sa chute et la condamne à la servitude. Pour un corps, la première déviation – à droite ou à gauche – qui viole la loi de sa déchéance, le sauve : conquérant du ciel de l’esprit, il se relève de sa chute et accède à l’autonomie. (Wolff, 143)

Autonomie qui, loin de manifester la liberté d’un être raisonnable ne se soumettant qu’aux impératifs de la raison, comme l’entend Kant, serait celle, bien plus subversive, d’un individu répondant surtout aux sollicitations de sa spontanéité et de sa fantaisie. Ainsi, l’extravagance, proche parente de l’aberration, « la seule à pouvoir révéler l’infini dont nous sommes porteurs par l’éclatement brusque des balises » (Delacampagne, 112), est essentiellement affirmation de la liberté ou mieux, de « l’essence cinématique de ma liberté » pour reprendre une opportune formule du philosophe précité, qui pose par ailleurs que « l’infini de l’espace interpelle en nous l’infini de la liberté. » (114).

Un autre rapprochement est également de mise : l’extravagance aurait aussi à voir avec cet irréductible mouvement « d’outrepassement et de débordement par lequel l’être tend à sortir de soi, à être toujours plus et hors⁷ », qui constitue l’objet de la réflexion philosophique de G. Bataille dont toute l’œuvre (notamment *L’Érotisme*) nous invite à « sortir d’une façon ou de l’autre des limites de notre expérience humaine » :

Il y a dans la nature et il subsiste dans l’homme un mouvement qui toujours excède les limites, et qui jamais ne peut être réduit que partiellement. De ce mouvement nous ne pouvons généralement rendre compte. Il est même par définition ce dont jamais rien ne rendra compte. (*L’Érotisme*)

C’est l’hétérologie positive – « véritable savoir de l’excès » –, qui est censée étudier la démesure sous toutes ses formes : sociale, mystique (ivresse, états d’extase et de ravissement), économique (*potlatch*, excédent, dépense), etc. Cette dernière variante prendra corps avec *La Part maudite* (essai dont le titre renvoie à cette fraction de leurs ressources que les sociétés humaines destinent à la “consumation” violente ou somptuaire) où G. Bataille pose comme hypothèse de départ que « l’homme est un sommet par la dilapidation⁸ » et que la prodigalité de la nature et de la vie (y compris sociale) se manifeste par des dépenses dites improductives (c’est-à-

7. E. Tibloux, *Georges Bataille*, Paris, ADPF-Publications, 1996.

8. *La Part maudite*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, 15.

dire ayant leur fin en elles-mêmes) telles que : « le luxe, les deuils, les guerres, les cultes, les constructions de monuments somptuaires, les jeux, les spectacles, les arts, l'activité sexuelle perverse (c'est-à-dire détournée de la finalité génitale)... ». Rappelons que deux pratiques traduisant cette exigence d'excès inhérente à l'humanité (« L'homme est devant être dépensé », dira P. Valéry) retiendront tout particulièrement l'attention de G. Bataille ; le sacrifice et l'érotisme, voies d'accès au sacré dans la mesure où elles sont radicalement séparées du cours profane de l'existence. Il est manifeste que l'extravagance (au sens n° 4 cité supra : « *caractère excessif du coût ou de la valeur de quelque chose* ») s'y rattache ; notons d'ailleurs que l'anglais marque mieux que le français cette autre facette du concept puisque « *extravagance* » y a clairement le sens de « dépense excessive » et que son double, « *extravaganza* » (« *elaborate and spectacular entertainment* »), désigne un spectacle somptueux avec débauche d'effets.

La référence à la langue anglaise nous fournira une transition commode pour effectuer un détour par la littérature américaine de la seconde moitié du XIX^e siècle, en l'occurrence, R. W. Emerson et Henry D. Thoreau, deux éminents représentants du mouvement philosophique et littéraire connu sous l'appellation de Transcendantalisme, qui nous ont mis sur la voie de l'extravagance évoquée à la fois dans les *Essais* du premier et le célèbre *Walden* du second.

Dans la mesure où le Transcendantalisme peut se définir comme « *la reconnaissance de l'aptitude humaine à connaître intuitivement la vérité ou à parvenir à une connaissance qui dépasse les limites imposées aux sens* », c'est-à-dire précisément une connaissance “transcendante”, et où ses adeptes se défiaient de la raison raisonnante et de l'intellect pour suivre l'intuition et l'instinct (« Cette source, essence du génie, de la vertu et de la vie, que nous appelons Spontanéité ou Instinct » RWE)⁹, on ne s'étonnera pas que l'extravagance, invitation à sortir des sentiers battus (« J'espère que notre temps verra la fin du conformisme et du désir de cohérence », RWE), affirmation d'une liberté foncière refusant entraves et limites (« Le seul vrai péché est la limite », RWE), ait trouvé grâce à leurs yeux. Emerson, qui souhaitait d'ailleurs graver sur le linteau de sa porte le mot *Caprice*, à titre de devise, se définissait comme étant quelqu'un qui « dérange les choses [...] j'expérimente, tout simplement, je suis un chercheur perpétuel, sans Passé dans mon dos » (*Essais*, 64-65) et prônait que « Rien n'est sûr, sauf la vie, la transition et l'esprit d'énergie », conviction qui nous paraît être l'alpha et l'oméga de l'extravagance, sa vérité secrète, son *primum mobile*.

Quant à Henry David Thoreau, c'est essentiellement dans *Walden, A Week on the Concord and Merrimack Rivers* et *Cape Cod* qu'il va recourir à la notion et surtout à la pratique de l'extravagance pour préconiser non seulement un art de vivre, une philosophie de l'existence mais encore une poétique mue par un “principe de déplaçabilité”, « qui fait que l'écrit va produire

9. R. W. Emerson, *Essais*, trad. de l'anglais par Anne Wicke, Paris, M. Houdiard, éd., 1997, 39.

d'autres déplacements ici et là (indifféremment chez auteur et lecteur) »¹⁰. L'œuvre de Thoreau pose effectivement « l'extériorité et vagabondage comme principes de la manipulation du langage : plaidoyer en faveur d'une langue errante, d'une lettre soumise aux randoonnées de l'hydrodynamique. La vérité se dira dans la mécanique des fluides » (*Ibid.*, 137). L'écrivain va donc se définir, selon la belle formule de P. Valéry, comme « un agent d'écarts » :

Ce que je crains surtout, c'est que mon expression ne puisse être assez extravagante—ne puisse s'éloigner assez des bornes étroites de mon expérience quotidienne, pour être adéquate à la vérité dont j'ai été convaincu. *Extravagance !* cela dépend de la façon dont vous êtes parqué. Je désire trouver où parler *hors* de limites ; tel un homme en un moment de veille à des hommes en leurs moments de veille. (*Walden*, 323)

Il s'agit effectivement – comme l'explique brillamment P.-Y. Pétilion – de :

mieux délimiter le périmètre de son enclos afin de savoir où se situe la ligne de démarcation, la "Frontière" où commence l'*autre* espace, l'espace du dehors, forain, forestier, sauvage. Il veut se tenir sur cette ligne-là [...] sur le seuil où, sortant de l'enclos on est brusquement exposé à la sauvagerie. [...] Il ne s'agit pas seulement de percevoir la sauvagerie, mais aussi de s'ensauvager, de laisser surgir le sauvage en soi¹¹.

L'extravagance n'est au fond qu'une variante de cette turbulence qui a le pouvoir d'ouvrir « *les vannes immenses du monde des merveilles* » (*W*, 135). Au *clinamen*, déviation des atomes par rapport à la verticale, origine de toute dynamique, correspondraient chez Thoreau trois variantes ou plutôt trois cas d'une déclinaison toute personnelle : la *digression* (terrestre et textuelle), la *dérive* (fluviale) et la *dérivation* (linguistique) : une idée, une image une impression ou un mot en suscitent d'autres, de même nature ou de nature opposée voire fantasmée, et le cours du texte dévie dans une direction inattendue. Ces écarts constituent le véritable « étymon spirituel » du style de Thoreau et autant d'avatars de l'extravagance, hyperonyme de « toutes déviations et angulations transposables dans le domaine de la création vitale, animale, végétale, poétique et littéraire. » (Richard). Cet atomisme thoreauvien est mis au service de la « création d'une langue susceptible de figurer par son instabilité la pluralité et la labilité du réel » (*R*, 137). Ce sera notamment le cas dans le fameux chapitre de *Walden* intitulé "*Spring*" (au double sens du terme en anglais : « printemps »/« source ») où le spectacle de la fonte des glaces (la débâcle ; la Nature perd littéralement les eaux), placée sous le signe de la « volupté » va alimenter une méditation poétique sur le labeur, la besogne des *semina* (lettres/*letters*), générant une langue nouvelle, extravagante, qui échappe par sa fluidité à toutes les « entraves »/*fetters* soit de la tradition soit de la stase hivernale ou embâcle :

Sous la langue d'hiver, le printemps fait surgir une autre langue. D'échos en allitérations, d'onomatopées en étymologies sauvages, elle chemine pour, venu l'été, exploser. C'est une langue d'excès, montant des entrailles : une "lalalie" labile, une glossolalie jaillissante d'ob-

10. Cl. Richard, *Lettres américaines*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1987, 5.

11. *Cap Cod*, Trad. par P.-Y. Pétilion, Paris, Imprimerie nationale, 2000.

scurs ensemencements et germinations, un primitif babil de l'inconscient et du corps.
(Pétillon, 29)

Incitation au nomadisme physique et intellectuel, l'œuvre de Thoreau fait ainsi l'éloge de la trajectoire aberrante et des espaces de jouissance, au premier rang desquels figure le littoral océanique, « *l'estran* », interzone par excellence (« Tombe impénétrable aux mouvements de berceau », P. Valéry) propice à une pratique « littorale¹² » de l'écriture et du langage, c'est-à-dire le bord à bord de deux hétérogènes lexicaux et sémantiques, rapprochement ludique, source de jouissance langagière et scripturaire. La relation de ses déambulations le long du Cap Cod (dans l'ouvrage du même nom *Cape Cod*) va permettre à Thoreau de « goropiser »¹³ à cœur joie et, tel un vagant¹⁴ d'un genre nouveau, de faire une abondante récolte de trouvailles lexicales et étymologiques aussi extravagantes les unes que les autres (nous ne citerons que le jeu sur deux homophones de *Thor*-eau : « *thaw* » [le dégel, la débâcle], le Dieu *Thor* et *Thor-finn* [l'explorateur Viking]). Tout cela participe de ce que P.-Y. Pétillon appelle joliment « la théâtralisation voire la carnalisation du langage ». Comme les autres œuvres de Thoreau, *Cape Cod* est aussi un essai sur les limites du langage : « *L'oscillation toujours recommencée entre A et Z ; A : l'origine, l'arasement désertique ; Z la prolifération baroque, latine et grecque, l'exfoliation...* » (109), en d'autres termes : l'exubérance, la luxuriance et l'extravagance.

Finalement, sous des dehors trompeusement futiles et fantaisistes, l'extravagance offre matière à réflexion « à qui veut entendre et pratiquer cet entêtement dans la dépense du penser qui s'appelle philosophie » (J.-T. Desanti)¹⁵. Dépense du penser manifestement extravagante à une époque qui se veut pragmatique et soucieuse du rendement de tout investissement quel qu'il soit.

Moins folâtre qu'il n'y paraît, la notion se révèle d'une grande richesse et surtout d'une importance essentielle car elle est une des manifestations de « l'outrance et de l'excédance de l'être¹⁶ », source du désir fondamental « de sortir d'une façon ou de l'autre des limites de notre expérience humaine. » (*L'Expérience intérieure*). L'extravagance serait en outre le meilleur antidote au risque, inhérent à notre humaine condition, de sombrer dans la routine ou dans l'ornière de l'habitude : « C'est étonnant la facilité avec laquelle nous adoptons insensiblement une route et nous faisons à nous-mêmes un sentier battu » (Thoreau, *Walden*, 322).

12. Le jeu de mots est de Thoreau: « *It was literally (or littorally) walking down to the shore* », 92.

13. Le philosophe et mathématicien Leibniz a forgé le mot *goropiser* pour désigner l'invention de fausses étymologies aberrantes ou ridicules.

14. Le second élément d'*extra-vagant* constitue un mot autonome : un *Vagant* ayant le sens de : « Marinier chargé de recueillir les débris des naufrages (d'après *Nouv. Lar. ill.*). « Vagabond qui pille les objets que la mer rejette sur son rivage » (d'après *Littré*).

15. Préface à F. Châtelet, *Une histoire de la raison*, Paris, Seuil, 1992, 8.

16. C. Delacampagne, *Op. cit.*, 92.

Expression d'une liberté qui ne connaît aucune entrave, elle s'inscrit également par le rôle déterminant de l'*alea*, qui dicte ses tours et ses détours, dans la longue filiation du « *clinamen* », déclencheur de la trajectoire aberrante débouchant sur les espaces de jouissance. Enfin, et ce n'est pas la moindre de ses vertus, elle serait une arme contre le « penser droit » et peut, à ce titre, jouer un rôle essentiel dans l'émergence d'un « rationalisme nomade » qui ferait pièce au double danger qui nous guette : basculer du totalitarisme de la Raison au nihilisme de la déraison ; la voie oblique, extravagante, serait paradoxalement voie moyenne entre ces deux écueils et donc voie de salut :

Nous errons, venant de nulle part – car il n'y a pas d'origine – sans aller quelque part – car il n'y a pas de centre d'attrait privilégié. **Cela s'appelle vivre. Mais aussi penser. Un rationalisme nomade en quelque sorte ; la vérité du scepticisme.** (F. Wolff)